62e ANNÉE (7e SÉRIE) N° 27 3 JUILLET 1952

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Léon Blum jugé par les Soviets. — II. *Esprit* jugé par la *Pravda* et par *La Pensée catholique*. — III. Evolution de la Matière à la Vie. — IV. Exégèse traditionnelle et exégèse progressiste. — V. Les mots historiques. — VI. Le Sauvetage des trésors du Mont-Cassin. — VII. Transcendance du Christianisme. — VIII. La Télévision aux U.S.A. — IX. Terreur et Corruption aux Philippines. — X. L'Eglise catholique en Hispano-Amérique. — XI. Panorama de l'Eglise catholique en Grèce.

I

La revue *Preuves*, de novembre 1951, nous offre une étude intitulée **Léon Blum vu par l'Encyclopédie soviétique,** qui va nous faire connaître l'esprit et l'objectivité (?) de ladite Encyclopédie. L'article concernant Blum se trouve au tome v, dans la deuxième édition qui est donnée comme tout à fait à jour. La *Pravda* du 26 mars 1949 écrivait en effet : « De nombreux éléments de la première édition sont périmés, ne correspondent plus au nouveau degré des connaissances soviétiques, contiennent de grossières erreurs théoriques et politiques... ». Au surplus, tous les rédacteurs responsables de la première édition, dont les noms figurent sur la page du titre, ont été fusillés, emprisonnés, déportés, ou, comme on dit là-bas, avec élégance, « liquidés » d'une manière ou d'une autre, à part une ou deux exceptions, peut-être. La seconde édition a donc pour but de « rétablir... les vérités historiques travesties et polluées par les cosmopolites bourgeois. »

A vrai dire, sa rédaction ne semble pas avoir été très facile. Le premier volume ne sortit qu'en septembre 1950, et la *Pravda* en dénonça aussitôt les faiblesses :

« L'Article consacré au terme *Agression*, dit-elle, souffre de sérieuses insuffisances. Il montre insuffisamment le caractère agressif et antisoviétique de l'impérialisme américain, dans la période précédant la seconde guerre mondiale. » (*Pravda* du 21 septembre 1950).

D'après le même journal, l'article *Asie* « ne donne pas une idée complète du rôle décisif qu'a joué et que joue, ni de la place dominante qu'a occupée et occupe notre patrie. » On y trouve en outre de grossières erreurs de linguistique, et pour les corriger on devra, dans les tomes suivants, s'inspirer des travaux géniaux du camarade Staline.

Malgré ces avertissements, il fallut arrêter le tirage des tomes II et III, et en remanier bien des pages. Aussi, en octobre 1951, la *Grande Encyclopédie Soviétique* n'a pas épuisé la lettre *B* et elle en est cependant au tome v. On estime qu'à ce train, il faudra environ 30 ans, pour qu'elle soit achevée [1].

Venons-en à l'article « *Léon Blum* ». Savourons d'abord cette présentation du personnage, qui est une définition :

« *Blum Léon* (1872-1950) : homme politique réactionnaire français, « socialiste » de droite, traître à la classe ouvrière, ennemi enragé de l'U.R.S.S. »

Suit le récit des origines et de la vie de Blum. Il est « issu d'une famille bourgeoise », il fut « journaliste bourgeois, étroitement lié au capital monopoliste, critique théâtral et littéraire ». S'il adhéra au mouvement socialiste à la fin des années 90 du XIXe siècle, ce fut « par arrivisme ». Il devint chef de cabinet du « social-impérialiste Sembat ». Mais ce fut après la Grande Guerre, en 1919 et surtout en 1920, qu'il fit voir ce qu'il était :

« Par ses interventions calomnieuses, il s'efforça d'affaiblir l'influence de la Grande Révolution socialiste d'Octobre sur le mouvement ouvrier français, essaya d'empêcher la création d'un parti communiste en France. En décembre 1920, à Tours, lors du Congrès du parti socialiste qui, par une écrasante majorité, décida de rallier l'Internationale communiste, Blum intervint comme un des leaders de la tendance antiprolétarienne scissionniste. Les éléments petits-bourgeois menés par Blum fondèrent, pour contrebalancer le parti communiste, leur organisation sous l'étiquette de parti socialiste. »

Dans les années suivantes, Blum cumula l'activité de directeur du journal *Le Populaire*, avec un poste de direction des « Galeries Lafayette » et le rôle d'avocat-conseil de grandes entreprises capitalistes. Le parti socialiste dirigé par lui soutint constamment la politique antisoviétique et antidémocratique de « l'impérialisme français ». Il est vrai qu'à la suite de la tentative de coup d'Etat fasciste de 1934, Blum fut contraint d'accepter l'unité d'action avec le parti communiste. Il accepta la formation du Front populaire. Il fut porté au gouvernement de juin 1936 à juin 1937. Mais quelle fut alors sa politique ?

[1] Avant de citer le texte concernant Blum, il convient de signaler encore les nombreuses malfaçons dont se rendent coupables, dans un ouvrage aussi monumental, les « Editions scientifiques de l'Etat » : exemplaires défectueux, plis du papier en désordre, encrages grisâtres, mauvais brochages, cartonnages sales et maculés, service des expéditions incompréhensible. Ainsi plusieurs librairies de Paris ont reçu le t. v, avant d'avoir pu obtenir le t. IV. Toutes les réclamations à la Représentation commerciale soviétique sont inutiles !

« La politique de Blum, répond l'Encyclopédie, consista en petites concessions provisoires aux travailleurs, afin de préserver les positions essentielles du grand capital et ses préparatifs de contre-offensive sur la classe ouvrière, les paysans et la petite bourgeoisie des villes. La politique extérieure de Blum tendit à déchaîner la deuxième Guerre mondiale. »

Il trahit les intérêts fondamentaux de la France, en sabotant l'application du traité franco - soviétique. — Ici, on aurait dû rappeler que ce bienheureux traité, saboté par Léon Blum, avait été négocié par Pierre Laval ! — Blum, sous prétexte de « sauver la paix », pratiqua la politique de « non-intervention » en Espagne. Il aida ainsi les fascistes espagnols et leurs alliés les Italo-germaniques. Il fit tirer sur « les ouvriers de Clichy » et, en démissionnant, en 1937, fraya la route au parti bourgeois radical-socialiste, sous le ministère Chautemps.

Toute la carrière de Blum est ainsi dénoncée, dans ce long article, où l'histoire est présentée uniquement sous son aspect communiste. Il est déclaré coupable de tout ce qui a suivi, et surtout des ignobles calomnies contre l'U.R.S.S. La perfidie de la Russie s'alliant, en 1939, avec l'Allemagne, pour dépecer la Pologne, et se jouant de la France et de l'Angleterre, est présentée en ces termes :

« Blum s'efforça de désorienter les masses laborieuses françaises. Blum contribua à déchirer l'accord anglo-franco-soviétique de 1939, aidant ainsi à l'agression de l'Allemagne hitlérienne contre la Pologne et entraînant la France et d'autres Etats dans la deuxième Guerre mondiale. »

Mais le rôle de Blum, durant la guerre, fut bien pire encore. On sait qu'à cette date, la Russie marchait avec Hitler ! L'Encyclopédie se garde bien de le dire, mais elle écrit :

« Dès les premiers jours de la guerre, Blum dirigea la chasse aux communistes, exigeant l'interdiction du parti communiste, la destruction de la presse communiste, l'arrestation et le châtiment des députés communistes et des autres activistes de la classe ouvrière. Par son action, Blum sapa les forces intérieures de la France et contribua à sa capitulation honteuse devant l'Allemagne hitlérienne, en juin 1940. »

Poursuivi par Vichy, emmené en Allemagne, il fut installé « dans des conditions confortables » et écrivit « le livre antisoviétique et profasciste : *A l'Echelle humaine* ». Enfin, après la guerre, Blum continua sa politique antisoviétique, fut l'un des agents principaux de la soumission de la France à l'impérialisme américain, car il dirigea une mission extraordinaire aux Etats-Unis et au Canada, en 1946, puis signa, en mai 1946, un traité humiliant qui livrait à l'impérialisme américain toute la vie politique et économique de la France ! Il fut aussi l'un des agents de « la guerre de rapines » contre le Viet-Nam !

Conclusion :

« En Blum sont réunis le dégoût de Millerand envers le socialisme, la cruauté de Pilsudski, la lâcheté combinée avec la soif de sang de Noske, et la haine féroce de Trotski envers l'Union soviétique... La classe ouvrière ne peut pas ne pas clouer au pilori ce monstre — monstre au point de vue moral et politique. Elle ne peut pas ne pas condamner, ne pas repousser avec horreur et dégoût Blum-le-Bourgeois, Blum l'organisateur de la « non-intervention » et de la « pause », Blum, l'assassin des ouvriers de Clichy, Blum-le-Policier, Blum-la-Guerre... »

La bibliographie de cet article donne en premier lieu les œuvres de M. Thorez : *Fils du Peuple*, et *Blum tel qu'il est*.

Comme réprobation, on ne fait pas mieux !

II

A la page suivante de la même revue, on nous donne un jugement de la *Pravda*, du 28 septembre 1951, sur la revue **Esprit**. Nous le relevons ici, pour la singularité du fait, en observant que la revue en question est soumise aux feux opposés et des communistes, auxquels il lui arrive d'adresser des sourires de complaisance, et de ceux qu'elle appelle les intégristes, pour qui elle n'a que mépris et horreur.

Voici donc ce que la *Pravada* dit d'*Esprit* et de la philosophie de son fondateur, Emmanuel Mounier :

« Un autre courant de l'obscurantisme agressif, la mystique religieuse du personnalisme, a été démasqué par les communistes. Le personnalisme français ressemble au personnalisme américain des Brightman, Kaltins, Fleweting et consorts. En France, il a trouvé son expression dans les opinions d'une poignée de politiciens réactionnaires — les partisans du mystique et idéaliste Emmanuel Mounier — qui se groupent autour de la revue *Esprit*.

Les communistes dénoncent le personnalisme comme une philosophie du Moyen Age, rénovée et adaptée aux intérêts des impérialistes. L'organe théorique du P. C. français, *Les Cahiers du Communisme*, a constaté que les personnalités *sont les ennemis de la paix, de la démocratie et de toute conception scientifique*[2]. En affirmant que la paix et la liberté humaine sont irrationnelles, que l'aristocratie, le conservatisme et la propriété privée peuvent être interprétés uniquement d'une façon intuitive, les personnalistes dégradent la science.

Dans les rêveries des personnalistes, qui se réclament de la mystique, de la religion et de l'obéissance aveugle des masses aux ordres de l'Etat impérialiste, se reflète le marasme de la philosophie bourgeoise. La philosophie des personnalistes est subordonnée aux intérêts de l'impérialisme américain. Les personnalistes deviennent de plus en plus actifs, essaient de s'intégrer dans la lutte politique et de former une organisation de combat contre les communistes. Le caractère infâme de cette manœuvre des chefs du personnalisme est entièrement révélé par le fait qu'ils prennent comme modèle le groupuscule fasciste des traitres, espions et assassins titistes. »

J'ai voulu citer ce passage intégralement, car il exprime une réprobation qui paraît bien sans réserve et sans retour. Le communisme ne supporte aucune indépendance de pensée. Il frappe sans pitié tout « déviationnisme ». Il ne méprise pas moins les personnalistes à la manière de Mounier que les existentialistes à la façon de Jean - Paul Sartre. Il se drape dans une majestueuse solitude. Lui seul détient le secret et du mouvement de l'évolution, et de la véritable science, et du mystère des choses, mystère qui, pour lui, n'en est pas un puisqu'il l'a percé une fois pour toutes.

Mais j'ai observé que la revue *Esprit* n'est pas moins prise à partie du côté droit de l'opinion universelle que par l'extrême gauche. En effet, la revue *La Pensée catholique* (n° 21) critique avec vigueur un petit article du « *Journal à plusieurs*

[2] C'est moi qui souligne.

voix », paru dans *Esprit*, de décembre 1951. Son étude a pour titre *Le Bienheureux Pie X et le non-intégriste.*

M. Luc J. Lefèvre, signataire de cette étude cite intégralement l'articulet d'*Esprit*, portant les initiales H. M. qu'il écrit en clair Henri Marrou. Ce nom est celui d'un écrivain réputé, professeur à la Sorbonne. Il n'en est que plus étrange qu'il s'abaisse à des propos de journaliste, et à un style populaire, dans des lignes comme les suivantes :

« La littérature hagiographique a ses tentations propres, son péché mignon (l'abus du badigeon bleu-ciel et rose-bonbon), ses responsabilités aussi. »

Il vise surtout le livre de G. Buraud : *Pie X, le pape de l'Unité*. Ce qui le heurte c'est que, « sous prétexte d'honorer la mémoire d'un saint homme », on cherche « justifier ce qui demeure injustifiable ».

« La béatification de Pie X, écrit H. M., ne doit pas ouvrir la voie à une canonisation équipollente du cardinal Merry del Val, à une apologie de l'intégrisme. »

Ici, nous sommes sur un terrain brûlant. Mais il faut avoir le courage de s'aventurer même sur les flancs du Vésuve.

Qu'est-ce que l'on entend par *intégrisme ?*

La *Pensée catholique*, sous la signature de Raymond Dulac, dans le même numéro, n'hésite pas à faire *L'Eloge de l'Intégrisme.* L'argumentation de Dulac se ramène à cet axiome incontestable : « *bonum ex* INTEGRA *causa, malum ex quocumque defectu.* » Si l'on s'en tient à cette vérité absolue, tout chrétien doit à Dieu, au Christ, à la sainte Eglise, d'être intégriste. C'est un titre dont il ne faut pas rougir, mais qu'il convient au contraire d'arborer avec fierté et assurance. Les martyrs furent des intégristes. Le premier des intégristes fut de toute évidence, Notre-Seigneur lui-même. Les mots : « Entrez par la porte étroite... » et encore : « Je vous le dis en vérité, jusqu'à ce que passent le ciel et la terre, pas un iota, pas un trait de lettre ne passera de la Loi, que tout ne soit accompli », sont du pur intégrisme. Et nous ne ferons pas à M. H. M. l'injure de croire qu'il n'est pas lui-même, en ce sens, au premier rang des intégristes.

C'est donc que ce nom — bien mal choisi en vérité et bien équivoque — a pour lui et ses amis, un tout autre sens. Quel est ce sens ? Il l'insinue, dans son article d'*Esprit*, quand il écrit :

« La lutte (nécessaire certes, et difficile) contre le modernisme fut le prétexte de manœuvres de basse police, conduites dans une atmosphère de mensonge, et avec un manque de charité, déshonorante pour le nom chrétien. »

L'intégrisme serait donc le nom qui recouvre une sorte de méfiance universelle, un esprit de suspicion, de dénigrement systématique, qui ne serait, au demeurant, qu'une maladie ou une faiblesse de l'esprit, s'il ne s'y mêlait, selon M. Marrou, du « mensonge », un manque total de charité chrétienne, en un mot de la délation, des « manœuvres de basse police ».

Ainsi défini, l'intégrisme — et encore une fois nous regrettons l'emploi de ce beau nom pour de très vilaines choses, — ne mérite que la réprobation de tous les chrétiens, j'allais dire de tous les honnêtes gens. Mais H. M. oublie, ou feint d'oublier, que le modernisme fut une erreur pleine de détours, de subtilités, de complexités, et qui abusait des subterfuges, des masques les plus divers. Il est admis de tous que « la guerre c'est la guerre », que des actes répréhensibles en temps ordinaire, s'expliquent dans une certaine mesure et même s'excusent, dans le climat orageux de la guerre. On juge mal, on tire à tort et à travers, on se trompe parfois d'adresse, on prend des amis pour des adversaires, au moins dans les combats de nuit. On ne peut pas pour autant parler de « mensonge », ni de « manque de charité », ni de « basse police ». C'est la guerre. C'est très malheureux, certes, mais inévitable. On trouverait chose semblable, dans la lutte contre toutes les hérésies, contre l'arianisme, jadis, contre le manichéisme albigeois, etc.

On nous parle « d'atmosphère de mensonge ». Et il est bien vrai qu'une telle atmosphère a existé, il suffit de penser à ce triste Joseph Turmel, naguère professeur au grand séminaire de Rennes et qui, sous 14 pseudonymes différents, démolissait les dogmes dont il avait enseigné la substance, sous son nom réel, aux séminaristes ! L'histoire impartiale se doit de reconstituer les circonstances de temps et de lieu, et de répartir les responsabilités. C'est ce que ne nous semble pas faire suffisamment H. M. dans *Esprit*. Le manque de charité, qu'il appelle avec raison déshonorant, ne fut pas d'un seul côté, hélas ! Encore maintenant, quand on parle de ces choses, et lorsque H. M. en personne les évoque, trop sommairement, on peut se demander si la charité est bien observée et si la formule célèbre : *In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas*, est pratiquée intelligemment et exactement. En tout cas, il est inadmissible qu'à propos de l'un des plus grands papes des temps modernes, — le pape de la restauration chrétienne, par la condamnation du modernisme, de la rénovation du chant chrétien, de la piété eucharistique, de la refonte du droit canonique, — on ait l'audace d'insinuer, au moyen d'un astucieux rapprochement avec saint Célestin V, qu'il fut « peu propre au gouvernement de l'Eglise universelle ; — *ad regimen universalis Ecclesiæ inexpertus* ». C'est avec justice que M. Luc J. Lefèvre oppose à H. M. ces lignes de Pie XII sur Pie X :

« Un homme, un pontife, un saint d'une telle élévation trouvera difficilement l'historien capable d'embrasser sa physionomie dans son ensemble et dans chacun de ses aspects multiples. »

De Pie XII encore cette appréciation décisive :

« Depuis que l'examen le plus minutieux a scruté à fond toutes les vicissitudes de son Pontificat, depuis que l'on connaît la suite de ces événements, aucune hésitation, aucune réserve n'est possible et l'on doit reconnaître que, même dans les périodes les plus difficiles, les plus dures, les plus lourdes de responsabilités, Pie X, qu'assista la grande âme de son très fidèle Secrétaire d'Etat, le cardinal Merry del Val, donna la preuve de cette puissance éclairée qui ne manque jamais aux saints, même quand elle se trouve, dans la pratique, en douloureux mais inévitable conflit avec les postulats de la prudence humaine purement terrestre. »

III

Parmi les problèmes les plus souvent discutés actuellement, on peut compter celui de l'évolution

Les études sur ce point se multiplient. On les trouve partout. Voici par exemple, dans *La Vie Intellectuelle* de mai 1952, une étude entièrement technique de D. Dubarle, intitulée : **De la Matière inerte à la Vie.**

Sans entrer ici dans les détails de son exposé, contentons-nous d'en indiquer les grandes lignes. L'auteur estime que des faits nouveaux sont apparus, selon lesquels il est possible d'imaginer le passage de la matière inerte à la vie, et cela pour deux raisons : 1° c'est que la matière n'est pas du tout aussi inerte qu'on l'a souvent cru jusqu'ici, et 2° c'est qu'il existe entre les composés physico-chimiques les plus complexes et l'organisation des êtres vivants les plus élémentaires, tels que les bactéries, des formations qui sont peut-être une transition : les *virus*. Les molécules matérielles les plus volumineuses, sont celles des protéines. Là, il n'y a pas encore de vie. Or, les tailles de ces molécules et leur complexité rejoignent celles des « petits virus ».

« La molécule d'hémocyanine est plus volumineuse et contient plus d'atomes qu'un corpuscule individuel du virus de la poliomyélite. »

Sans doute, il est trop tôt pour se prononcer scientifiquement.

« Les expériences de transition de substances organiques inertes à de premières figurations organisées et biologiquement autonomes, alléguées récemment par certains biologistes russes, appellent encore bien des réserves, pour ne pas dire plus... »

D. Dubarle ne regarde pas cependant comme impossible qu'un jour — prochain peut-être — une telle transition soit démontrée comme réelle. Il nous met donc en garde contre une utilisation inconsidérée du fait de la vie, pour prouver la nécessité d'une intervention divine, au sein de la création. Le Moyen Age a cru à la génération spontanée ; cela ne l'empêchait nullement de croire en Dieu. Le passage de la matière inerte à la vie ne prouverait rien contre Dieu, quoi qu'en pensent les athées et les matérialistes.

En tout cela, D. Dubarle semble avoir raison. Cependant, en lisant, à la suite de son article, celui du professeur Henri Rouvière, dans le numéro de la *Pensée catholique*, cité plus haut, sous le titre « *L'Evolution du monde vivant et la Vie* », j'ai l'impression que D. Dubarle n'a pas assez mis en évidence la profondeur du fossé qui sépare le « règne minéral » du « règne végétal » et « animal », pour parler comme Péguy, dans sa doctrine des « cinq règnes » [3].

Il ne s'agit pas seulement, en effet, d'une complexité plus ou moins grande de composition, mais d'une direction évolutive entièrement différente, d'une sorte de renversement de la vapeur. Nous avons ici même [4] cité l'expression d'*intelligence cellulaire* employée par le professeur Richet, dans un Essai de biologie générale. Le professeur H. Rouvière, à son tour, voit dans la *finalité* le phénomène dominant de tout ce qui vit :

« J'ai montré ailleurs, écrit-il, la finalité de la vie et de l'organisation individuelles, dans toutes les phases de l'ontogénèse, en premier lieu dans la maturation des cellules germinales, qui apparaît comme un phénomène préparé d'avance, nécessité par les actes futurs de l'individu, car sans elle le développement des êtres et la *perpétuation de la vie auraient été impossibles.* [5] »

Il estime que « la finalité est également incontestable dans les plus petits détails de la vie et de la structure des organismes. »

Il semble que ce soient là des « avènements » très graves. L'apparition d'une finalité, d'une « intelligence cellulaire » suffit à établir une « discontinuité » évidente entre la matière et la vie. C'est dans le même sens que Bergson a parlé d' « élan vital » et Le Roy d' « une puissance d'invention inhérente à la vie ».

Le professeur Henri Rouvière oppose donc l'évolution « descendante » de la matière, qui tend, selon la loi de Carnot-Clausius, à un « nivellement d'énergie » à l'évolution « ascendante » de la vie. La courbe de l'une est contraire à celle de l'autre. C'est ce que pensait aussi Lecomte du Noüy, qui écrivait :

« L'histoire de l'évolution de la vie révèle, tant à l'égard de la fonction qu'à celui de la structure, un accroissement systématique dans les dissymétries. »

Cette nette opposition entre les lois de l'inorganique, ajoute le professeur Rouvière, et celles de la matière qui avait frappé l'esprit non seulement des philosophes, comme Bergson et Le Roy, mais aussi celui de quelques biologistes, de tendance cependant matérialiste, tels que Brachet, qui avait cru devoir distinguer deux formes de l'énergie, l'énergie inorganique et la forme vivante de l'énergie. Et dans un ouvrage récent (1949), A. Vandel, écrivant sur *L'Homme et l'Evolution*, a imaginé (p. 48) « la naissance à partir d'un univers construit sur quelque plan d'organisation électronique, des voies divergentes, dont l'une conduirait à la matière inanimée qu'étudie la physique classique, matière aujourd'hui vieillie et soumise au principe de la dégradation de l'énergie, et dont une autre engendrerait la substance vivante, centre de synthèse et d'organisation, producteur d'énergie, qui s'oppose à l'accroissement de l'entropie de la matière inerte » [6].

La conclusion du professeur Rouvière est catégorique, et elle semble contraire à celle de D. Dubarle:

« L'opposition radicale, dit-il, qui existe entre l'évolution de l'énergie du monde inorganique et l'énergie vitale anéantit la thèse mécaniste, tandis qu'elle donne à une conception néo-vitaliste une solide assise scientifique. »

Il ne nous appartient pas de prendre parti. Il suffit de rapporter ces opinions divergentes et autorisées pour montrer que la question reste ouverte et que les *faits* actuellement constatés sont plutôt en faveur de la seconde opinion, mais en laissant

[3] Je les rappelle : règne minéral, règne végétal, règne animal, règne humain et règne chrétien. Et l'on sait qu'il expliquait qu'il « n'y a pas moins d'écart, et il n'y a pas moins d'avènement, et il n'y a pas moins de discontinuité, du troisième au quatrième et du quatrième au cinquième, qu'entre n'importe lequel des trois autres » (*L'Argent*, suite, p. 204).

[4] *Ami* du 4 janvier 1951.

[5] Le professeur Rouvière renvoie à son livre : *Vie et finalité*, p. 57-60.

[6] Rappelons que l'entropie est cette quantité d'énergie qui, en vertu de la loi de dégradation, ne peut plus être employée dans son sens antérieur, en un mot de l'énergie dégradée, perdue.

à la première opinion la *possibilité* de découvertes et de théories sur lesquelles l'avenir aura à se prononcer.

IV

Dans le même numéro de la *Pensée Catholique* on trouve une étude fort étendue du Dr Denys Gorce, sous ce titre : **Exégèse traditionnelle et exégèse progressiste.** Il convient de signaler et de résumer très brièvement l'exposé de M. Gorce.

C'est l'un des traits les plus consolants de l'Histoire de l'Eglise tout à fait contemporaine, que le renouveau du sens liturgique, des études mystiques. C'est dans le cadre de cette renaissance remarquable que se situe l'examen du Dr Gorce au sujet des tendances qui se manifestent de nos jours entre l'exégèse dite traditionnelle et l'exégèse dite progressiste. Y a-t-il vraiment opposition entre les deux ? Et si cette opposition existe, est-elle vraiment aussi irréductible qu'on veut bien le dire ? Pour répondre à cette double question, l'auteur refait l'histoire rapide de l'exégèse à travers les âges. Il constate que ces deux mouvements ont toujours plus ou moins coexisté dans l'Eglise, ce qui prouve qu'il s'agit là d'un phénomène essentiellement humain.

« Progressisme et tradition, dit-il : les deux tendances apparaissent en réalité aussi vieilles que l'Evangile. Elles s'affrontent constamment dans les pages du Nouveau Testament. »

La lutte de Jésus contre les Scribes et les Pharisiens, n'est pas autre chose. Mais Jésus a donné la règle simple et juste, en cette matière : il a dit en effet : *non veni solvere, sed adimplere.* « Je ne suis pas venu abolir la Loi mais la compléter. » Il s'agit donc de maintenir le progressisme dans la ligne de la tradition : *nova et vetera,* a dit encore du « bon Scribe », Jésus. Il faut garder l'ancien sans dédaigner le nouveau. « L'on ne met pas le vin nouveau dans les vieilles outres. »

Dès que Jésus a quitté cette terre, le progressisme et le traditionnalisme s'affrontent constamment, au sein même de l'Eglise qu'il a fondée. Saint Paul est progressiste contre les « judaïsants » et une fois, contre saint Pierre lui-même !

N'allons pas croire toutefois que le progressisme a le monopole de la vérité. Le gnosticisme sera une variété de progressisme, mais qui fera courir un péril mortel à la doctrine du Christ. Plus tard, nous rencontrons deux écoles : celle d'Alexandrie, qui, sans négliger le sens littéral des Ecritures, se porte avec prédilection vers les divers sens « spirituels », et celle d'Antioche qui, dans sa note générale, s'en tient au littéralisme scripturaire. Chose étrange, c'est de cette seconde école, qui a possédé cependant de très grands représentants, que sortent les plus graves hérésies. Arius, Eusèbe de Nicomédie, Maris de Chalcédoine, Léonce d'Antioche, Eudoxe, Theognide de Nicée, Astérius, qui tous, plus ou moins, versèrent dans l'arianisme, étaient des disciples de Lucien d'Antioche. Nestorius le sera de Théodore de Mopsueste. Newman dira donc que « l'école d'Antioche fut la métropole de l'hérésie ». Saint Jérôme, lui, saura unir le progressisme et le traditionalisme.

De l'antiquité, M. Gorce passe d'un saut énorme, au XVIIe siècle, et met en face l'un de l'autre le grand Bossuet, et Richard Simon. Bossuet, qu'on a pu appeler « le dernier des Pères de l'Eglise », a puisé durant toute sa vie dans le trésor des Ecritures, mais en s'attachant à la tradition patristique. Ce qui fait la puissance de tous ses écrits, c'est cette solidité à la fois scripturaire et traditionnelle. — En face de lui, l'oratorien Richard Simon. C'est un progressiste déclaré, authentique. Il a fait des livres bibliques sa « chasse gardée » ; ils sont son domaine propre, sinon exclusif, et il est admirablement préparé par ses études philologiques, à les interpréter. Il connaît l'hébreu, le syriaque. Il n'hésitera pas, à l'exemple de S. Jérôme, à se mettre à l'école d'un Juif, Jonas Salvator, pour mieux se familiariser avec la langue originale de la sainte Bible. Mais, quand il publie, en 1678, son *Histoire critique du Vieux Testament,* il y soutient des thèses si nouvelles, si éloignées de la tradition alors admise, que Bossuet en est scandalisé, et qu'il obtient que l'ouvrage soit saisi, pour être mis au pilon !

Mais ici, les progressistes triomphent, car ils disent : vous voyez qu'il n'est pas toujours bon de s'en tenir à la tradition. La plupart des idées de Richard Simon, n'en déplaise à la grande ombre de Bossuet, sont maintenant couramment admises. Richard Simon, de l'avis de tous, fait nettement figure de précurseur. Pourtant, même ses plus chauds admirateurs sont contraints de reconnaître chez lui « un esprit de dénigrement » tout à fait fâcheux, et d'avouer que « la doctrine théologique et le sens catholique n'étaient pas chez lui à la hauteur de la science » [7]. Il était mordant, diseur de bons mots, et fort libre en ses discours. Comme disait de lui le savant Huet, évêque d'Avranches :

« Son amour-propre et sa présomption lui ont fait traiter avec mépris les auteurs qu'il a appelés à sa censure, dont la plupart valent mieux que lui. »

Sur quoi, Touzard a pu conclure, de nos jours :

« La valeur de cet homme extraordinaire a été certainement méconnue, mais il doit s'en prendre à lui-même. »

La leçon d'une telle mésaventure est que la science ne suffit pas. Dès qu'on approche de la Bible, il faut savoir qu'il s'agit d'un livre sacré, d'un livre divin, et qu'il n'y faut toucher qu'avec un souverain respect. En ce temps de laïcisation à outrance, le crime majeur serait de « laïciser » la Bible, de la traiter comme un livre profane, comme un œuvre purement humaine.

Je ne suivrai pas le Dr Gorce plus avant dans son rappel historique de l'évolution de l'exégèse. En arrivant à l'époque tout à fait contemporaine, il résume des faits et cite des noms dont même l'abrégé nous conduirait trop loin. Par contre, je serais porté à approuver sans réserve la conclusion de l'article. Il est enfantin et absurde d'opposer le « progrès » et la « tradition ». C'est de la petitesse d'esprit. Nous avons dit que Jésus les unissait : *nova et vetera. Non veni solvere sed adimplere.* Ne parlons donc pas ici d'opposition. Parlons au contraire constamment de « *progrès dans la tradition* ». Inutile de nous diviser, de situer les uns dans le secteur « intégriste » et les autres dans le secteur « progressiste ».

[7] Ce jugement est de Durand, art. *Critique biblique* au *Dict. d'Apologétique*, cité par D. Gorce.

Ouverture d'esprit, humilité profonde, soumission intelligente à l'Eglise, désir profond de pénétrer le sens divin des Ecritures, certitude que la science n'y suffit pas et que la prière est l'adjuvant le plus nécessaire de l'étude. Voilà ce qu'il ne faut cesser de redire. La Sainte Ecriture est la charte du salut. C'est donc avant tout la voie du salut qu'il y faut chercher et par conséquent la grande loi de l'Amour, hors de laquelle il n'est point de salut.

V

Nous quittons la Bible pour passer à l'Histoire de France ; là aussi, nous trouvons la tradition et le progrès scientifique. Dans *La Revue des deux-mondes* du 1er mai, Charles Samaran, de l'Institut, traite des **Mots historiques de la vieille France**. Ces mots historiques, nous les avons appris sur les bancs de l'école. Qu'en pense la recherche actuelle dans le domaine scientifique ?

1° « *Courbe la tête, fier Sicambre* ». — Le premier écolier venu vous dira que c'est le mot adressé par saint Remi à Clovis, en lui donnant le baptême, à Reims, le jour de Noël 496. Et le mot se poursuivait ainsi : « Adore ce que tu as brûlé et brûle ce que tu as adoré. » Le mot nous est venu par Grégoire de Tours, en sa célèbre *Histoire des Francs*. C'est un auteur consciencieux et bien informé. Mais a-t-on exactement traduit son texte ? Il a écrit : « *Mitis depone colla, Sicamber, adora quod incendisti, incende quod adorasti.* » La fin de la phrase est claire. Mais les premiers mots et surtout ceux-ci : *depone colla*, sont-ils bien traduits, par « courbe la tête ». Les historiens les plus réputés l'ont pensé : Michelet, Guizot, Duruy, Kurth, Monod, Ferdinand Lot, etc. Mais un critique belge, M. Hoyoux, fait de graves objections. D'abord, le mot *mitis* ne signifie pas « fier ». Il s'agit plutôt d'humilité. Mais on pourrait dire que l'idée d'humilité est contenue dans la traduction habituelle. Ce « fier Sicambre » ne peut baisser la tête que par humilité. Mais *depone colla* ne peut signifier que : « Dépose tes colliers ». Le sens serait « dépose ces amulettes », ces « colliers magiques ».

2° « *Qui m'aime me suive* ». — Ce mot aurait été dit par Philippe de Valois. Il voulait aller combattre les Flamands révoltés. Ses conseillers hésitaient. Mais le vieux Gaucher de Crécy ayant dit : « Qui bon cœur a à la bataille, toujours trouve-t-il temps convenable », le roi tout joyeux, l'embrassa et dit : « *Qui m'amera me suive* ». Et il remporta peu après la victoire de Cassel.

3° « *Ouvrez, c'est la fortune de la France* ». — Le même roi Philippe de Valois, battu à Crécy, en 1346, s'enfuit presque seul et vient demander le gîte au château de La Broye, non loin de Hesdin, dans la région de Montreuil-sur-Mer. Et comme la porte en raison de l'heure était close, il aurait crié « Ouvrez châtelain, c'est la fortune de la France ». Le mot est rapporté par Froissart. Mais, il lui donne cette forme assez différente et plus simple : « Ouvrez, ouvrez, châtelain, *c'est l'infortuné roi de France.* » Chateaubriand averti du fait, répondit que l'autre mot était bien plus beau et qu'il s'y tenait. D'accord ! mais l'histoire prononce autrement ici que la littérature.

4° « *Tout est perdu fors l'honneur* ». — Mot héroïque écrit par François Ier à sa mère, après la désastreuse défaite de Pavie, en 1525. En réalité, il s'agit d'une abréviation, dont la première rédaction se trouve chez un auteur castillan, Antonio de Vera, en 1625, d'où elle passa en France. Voici exactement ce que le roi avait écrit :

« Madame, pour vous faire savoir comme se porte le reste de mon infortune (*ou :* comme je porte le reste ou le ressort de mon infortune), de toutes choses ne m'est demeuré que l'honneur et la vie, qui est sauve. »

Le sens est à peu près le même, mais le raccourci a bien plus de vigueur.

5° « *Pends-toi, brave Crillon* ». — D'après la tradition, le mot aurait été écrit par Henri IV, à Crillon, après la bataille d'Arques : « Pends-toi, brave Crillon, nous avons combattu à Arques et tu n'y étais pas ! » Impossible de trouver ce mot dans l'abondante correspondance d'Henri IV. Au reste, en 1589, Louis de Crillon n'avait pas encore combattu avec Henri de Navarre. Ce qui ressemble le plus au mot indiqué, est cette lettre du 20 septembre 1597, devant Amiens :

« Brave Grillon — avec un G — pendez-vous de n'avoir été ici près de moi lundi dernier, à la plus belle occasion qui se soit jamais vue et qui peut-être se verra jamais. Croyez que je vous y ai bien désiré... J'espère jeudi prochain être dans Amiens... J'ai maintenant une des plus belles armées que l'on saurait imaginer. Il n'y manque rien que le brave Grillon, qui sera toujours le bien venu et vu de moi. »

6° « *Paris vaut bien une messe* ». — Mot fameux attribué à Henri IV, pour sa conversion. Est-il authentique ? C'est Henri Martin qui lui a fait un sort. Ni Daniel, ni Anquetil, ni Sismondi ne l'avaient connu. Ce qui semble le plus sûr, c'est que le catholique François d'O, voulant entraîner Henri IV, lui aurait suggéré qu'en une heure de messe il gagnerait plus qu'en vingt batailles, et qu'il était « trop bon compagnon », pour s'en tenir au puritanisme de Calvin. Dans un recueil de bonnes histoires intitulé *Caquets de l'Accouchée*, au début du XVIIe siècle, le mot est attribué à Sully, en personne : « Sire, la couronne vaut bien une messe ! » Pourtant, dans les Mémoires du comte de Brienne, ministre de Louis XIII, publiés en 1719, on trouve une note, dont il est difficile de savoir si elle est de Brienne ou si elle a été ajoutée par l'éditeur d'Amsterdam, un protestant :

« Il (le roi) avait coutume de dire : « Ventre-saint gris ! La couronne de France vaut bien une messe ! » et, comme son cœur n'était pas d'accord avec sa bouche et son extérieur, quand il voyait les autres suivre son exemple, il leur disait ordinairement : pourquoi ne persévérez-vous pas ? Il n'y a point de couronne à gagner pour vous. »

Sur tout cela, je me permets de renvoyer aux articles publiés, sous ma signature, dans la *Revue des Deux-Mondes* des 15 juin et 1er juillet 1943, sous ce titre : *La Conversion d'Henri IV*. Je crois que la première idée du mot serait venue de Roquelaure, l'un des conseillers catholiques d'Henri de Navarre, dès 1584. En réalité, on parlait autour du roi et ceux qui parlaient le faisaient en hommes politiques. Mais la théologie fut fortement représentée auprès du roi, par Du Perron, et j'ai essayé de reconstituer les arguments de ce dernier, dans

les articles précités. Il semble que la conversion d'Henri IV ait été parfaitement sincère et qu'elle le soit devenue de plus en plus avec le temps.

7° « *La poule au pot* ». — C'est dans une *Histoire du roy Henry le Grand*, par Hardouin de Péréfixe, évêque de Rodez, qu'on trouve quelque chose d'approchant. Henri IV aurait dit au duc de Savoie :

« Si Dieu me donne encore de la vie, je ferai qu'il n'y aura point de laboureur en mon royaume qui n'ait moyen d'avoir une poule dans son pot. »

On notera qu'il ne dit pas « tous les dimanches » en quoi il est prudent !

8° « *Qu'ils chantent, pourvu qu'ils payent !* » — Ce mot se trouve dans une lettre de la princesse palatine, mère du Régent, adressée à un correspondant allemand. C'est évidemment un racontar, et postérieur de 50 ans ou plus à la mort de l'intéressé. Voici le passage :

« Le cardinal Mazarin disait : la nation française est la plus folle du monde : ils crient et chantent contre moi et me laissent faire. Voici, ajoute la princesse, un tour plaisant dont il s'avisa : il faisait parfois rechercher et saisir les libelles et les chansons qu'on faisait contre lui et il les faisait vendre en secret : il a de cette manière gagné dix mille écus. »

On lit encore dans le *Dictionnaire encyclopédique des ana*, qui complète l'*Encyclopédie* de Pancoucke, à la fin du XVIIIe siècle, ce qui suit :

« Quand le cardinal avait mis un impôt nouveau, il demandait à ses créatures ce qu'on disait dans Paris. « On imprime, lui répondaient-on, des couplets atroces contre Votre Eminence ! » — « Tant mieux, s'exclamait-il : *s'ils cantent la cansonnette, ils pagaront !* »

Mazarin est bien capable de l'avoir dit ! On ne prête qu'aux riches.

9° « *Messieurs les Anglais, tirez les premiers.* » — Nous voici au 11 mai 1745, sur le champ de bataille de Fontenoy. Il nous reste trois lettres de témoins oculaires, sur ce qui se passa au moment de l'attaque. L'une d'elles, écrite par le chevalier de Roburent, un Piémontais, rapporte que milord Hay, s'avança entre les colonnes adverses, et que M. d'Anterroche, se porta à sa rencontre. Alors M. Hay, mettant le chapeau à la main, cria à 25 ou 30 pas de distance : « Messieurs des Gardes françaises, tirez les premiers ! » D'Anterroche lui répondit : « Monsieur, faites tirer vous-mêmes : nous ne commençons jamais ! »

Du côté anglais, on raconte que Hay salua en effet les Français, mais en les plaisantant de leur récente défaite à Dettingen. Après quoi, il aurait fait tirer et d'un tel feu d'enfer, que les gardes françaises perdirent en un clin d'œil plusieurs officiers et 600 hommes. Ce fut une contre-attaque française qui rétablit le combat et remporta la victoire.

Il y a donc accord sur le salut, mais non sur le mot « historique ». En réalité ce mot s'expliquerait non par une rivalité de politesse, mais par la persuasion que celui qui tirait le premier tirait mal et se désarmait jusqu'à ce qu'il eût rechargé tandis que le second profitait de l'occasion pour partir à l'assaut.

Mais que dit le comte d'Anterroche — et non d'Auteroche, comme on écrit parfois ? La famille existe encore et le château est toujours debout, au pied du Lioran, à 2 km de Murat. Il était né en 1710 et avait 35 ans, en 1745. Il était colonel des gardes-françaises, depuis le 30 mars 1745. Il devait être le lieutenant-général en 1780, et il mourut à Brioude, en 1785, où il fut enseveli dans la belle église Saint-Julien. Son frère, évêque de Condom, lui fit faire une pierre tombale en marbre blanc, avec une longue épitaphe, rappelant ses services. Mais, chose étrange, il n'y était question ni du « Tirez les premiers, Messieurs les Anglais », ni même de Fontenoy ! Il est bien probable qu'il n'a jamais dit le fameux mot. Les Anglais ne le croient pas authentique. Les historiens français seuls continuent de le répéter.

10° « *Après nous le déluge !* » — C'est Henri Martin, semble-t-il, qui a monté en épingle ce mot qui, selon lui, résumerait la politique de Louis XV. Mais le mot serait de Mme de Pompadour. Le peintre La Tour, peignant la favorite, racontait à son amie Marie Fel, chanteuse d'opéra, qu'un jour, le roi entra fort triste, après Rosbach, et que Mme de Pompadour lui dit « qu'il ne devait point s'affliger, qu'il tomberait malade et qu'au reste après eux le déluge. » On ajoute que Maupertuis, ayant publié une *Lettre sur la Comète* — celle de 1680 — avait émis l'hypothèse qu'elle pourrait revenir en 1757 ou 1758 et provoquer soit la fin du monde, soit un déluge ! C'était peut-être de ce déluge-là que voulait parler la marquise, en cette année de Rosbach (5 novembre 1757).

« Et voilà comment d'une de ces plaisanteries de circonstance dont les Français ne perdent jamais l'occasion, même dans les moment les plus inattendus, voire les plus critiques, on a voulu déshonorer un roi de France, plein de faiblesses certes, mais aussi de bonnes intentions. »

Cette conclusion de M. Ch. Samaran doit nous mettre en garde sur certaines grandes *Histoires de France*. Notons qu'à la suite d'Henri Martin, Edmond About, Arsène Houssaye, Sainte-Beuve lui-même n'avaient pas hésité à répéter le mot faussement prêté à Louis XV et qui, dans la bouche même de Mme de Pompadour n'avait pas le sens qu'on lui a attribué.

VI

Les *Ecrits de Paris* de mai 1952, publient un article du lieutenant-colonel Julien Schlegel, expliquant **Comment furent sauvés les trésors du Mont-Cassin.** Cet officier autrichien servait dans la division Hermann-Gœring, en Italie, lorsque, au cours de leur retraite, les Allemands furent amenés à fixer leur ligne de résistance — provisoire du reste — sur le Mont-Cassin. Cela signifiait la ruine du célèbre monastère. Schlegel se rendit le 14 octobre 1943 auprès du Père abbé. C'était un vieillard de 80 ans, Mgr Grégoire Diamare, fin et modeste, nullement ascétique en sa personne, mais revêtu d'une infinie bonté. Il ne soupçonnait rien du péril. Et le colonel ne devait pas lui révéler le secret militaire de la ligne de résistance prochaine. Il fallait pourtant arriver à ébranler sa sécurité trop parfaite et obtenir de lui l'évacuation immédiate des trésors de l'abbaye. Heureusement se trouvait là un bénédictin allemand, de Beuron, qui était capable de venir en aide au visiteur jugé plutôt importun, à l'abbaye. L'Abbé, aux premières

ouvertures, répondit prudemment qu'il n'y avait pas au couvent les trésors que l'on croyait. Schlegel demanda à visiter la bibliothèque. Le bibliotécaire, un moine à l'œil perçant, dom Mauro, fut visiblement contrarié de voir cette demande agréée par l'Abbé, mais il obéit. On trouvait à la bibliothèque, d'une part les livres, au nombre de 70.000 environ, d'autre part les archives contenant 80.000 actes. Le trésor était dans ces dernières. Des manuscrits uniques, des incunables, des rouleaux de parchemin, la bible en hébreu de Grégoire-le-Grand, le *Liber Moralium* du même, avec les notes de S. Thomas d'Aquin. Dom Mauro, voyant Schlegel ravi d'admiration, se prit au jeu et lui montra tout en détail. En partant, le colonel donna en allemand au P. Emmanuel, celui de Beuron, quelques recommandations destinées à l'aider à vaincre la quiétude du P. Abbé d'une part et les craintes de pillage de dom Mauro d'autre part.

Dès le lendemain, seconde visite, Schlegel réussit à faire comprendre le danger qui menace le monastère : les armes à longue portée peuvent, d'un moment à l'autre, le prendre pour cible ; il n'y a pas de temps à perdre. Le P. Abbé, ayant enfin saisi, s'effraie. Le colonel conseille de réunir tout le couvent, pour délibérer. Quant à lui, dit-il, ne faisant aucune pression, il reviendra dans deux jours.

Deux jours plus tard, en effet, Schlegel est de nouveau là. Mais la situation a évolué rapidement, la bataille se rapproche. On avait délibéré parmi les moines. Dom Mauro avait déjà mis en sûreté la vitrine aux objets les plus précieux. Schlegel proposa d'envoyer, le jour même, un camion, qui serait chargé au gré du R. P. Abbé et filerait sur Rome, accompagné de deux moines. Proposition acceptée et aussitôt réalisée. Le premier voyage se fit heureusement, et l'Abbé, dès lors convaincu, confia à Schlegel la direction du déménagement qui s'imposait. La première mesure à prendre était d'informer les milliers de réfugiés, qui se trouvaient au couvent, qu'il leur fallait partir. On leur donna comme prétexte des raisons d'hygiène et de propreté. Il ne resta que les amateurs volontaires du travail et du bon ordre. Les camions furent ensuite chargés et envoyés sur Rome. On put alors s'attaquer aux archives et à la bibliothèque. Les 70.000 volumes furent sauvés, ainsi que tous les manuscrits, et documents. Malheureusement on manquait d'emballage et on entassait les objets les plus précieux, pêle-mêle, les tableaux, cadre contre cadre, recouverts simplement de draps. Un jour les deux camions roulaient sur Rome, lorsque surgirent les avions alliés. Un camion étranger s'était glissé entre les deux camions du monastère. Il fut seul atteint d'une bombe et flamba aussitôt. Les richesses du monastère furent sauvées et indemnes. Les moines virent là une faveur du ciel.

Cependant, le bruit s'était répandu que l'on « pillait le monastère ». Le quartier-général de Kesselring envoya un enquêteur, puis une forte patrouille, pour arrêter les « pillards ». Schlegel en effet avait agi vite, sans rendre compte à ses supérieurs. Heureusement le malentendu fut aisé à dissiper. Le général commandant la division, informé par son chef d'Etat-Major de l'importance extrême de l'opération, approuva ce qui avait été fait et fournit même des hommes en supplément pour achever le travail. L'ordre venait à propos, car il se trouvait au monastère, en dehors des biens propres au Mont-Cassin, des tableaux en dépôt, de tous les musées d'Italie, et qui revenaient d'une exposition faite à Naples. Schlegel se borna à les mettre en sûreté dans un château voisin de Spolète, et réserva les seuls trésors du Mont-Cassin, biens d'Eglise, au Vatican. En fait, les camions furent souvent déchargés soit à St-Paul-hors-les-Murs, soit à Saint-Anselme, non loin de Sainte-Sabine. Pas un seul camion ne fut détruit, pas une œuvre d'art, endommagée. Tout ce qui était transportable fut évacué. Les moines, les religieuses réfugiées au couvent, les tableaux, les vases sacrés, les livres. Le P. Abbé en vint à demander le sauvetage des « ossements de S. Benoît ». Ce qui fut fait avec le soin et le respect que l'on devine. Rien ne fut plus émouvant que l'adieu du P. Abbé à son monastère, sorte de reliquaire de tout l'Ordre ! Il y avait plus de 40 ans qu'il en était le Père. Les restes de S. Benoît étaient partis : désormais le couvent était privé de sa sauvegarde ! Mais quand il sut que les reliques du saint étaient en lieu sûr, il dit solennellement au colonel Schlegel : « Vous avez acquis un mérite inoubliable ! » Comme récompense, le colonel demanda une messe pour lui et pour ses soldats. Sa demande fut acceptée avec empressement.

A la fin de la messe qu'il avait demandée, Schlegel eut l'émotion de voir le P. Abbé lui faire signe de s'approcher de l'autel. Là, il lui remit un parchemin, où on lisait, en latin, ces lignes dont voici la traduction :

« Au nom de N.-S. J.-C., à l'illustre et bien-aimé tribun militaire Julien Schlegel, qui, à force de travail et de zèle, sauva les moines et les trésors du Mont-Cassin, les habitants du Mont-Cassin adressent leurs remerciements du fond du cœur et prient Dieu de continuer à le protéger. »

Le général Conrad, chef de la division, eut aussi son parchemin d'actions de grâces ; il y était nommé « *dux ferreæ legionis* ». Lui aussi, il faut le reconnaître, il avait bien mérité de l'histoire monastique, de la civilisation tout court, au moins en cette circonstance particulière. La foi religieuse du lieutenant-colonel Schlegel l'avait bien inspiré.

VII

Nous avons parlé plus haut de la théorie des cinq règnes de Péguy. Elle est le pendant de la fameuse pensée de Pascal sur les trois ordres. Il semble bien que Péguy avait surtout en vue de situer exactement la vie chrétienne au sommet des choses créées. Le règne chrétien, pour lui, dépasse autant le règne humain que le règne humain dépasse le règne animal. C'est un nouveau monde, un étage supérieur dressé au-dessus des autres dans les œuvres divines. Et un étage de telle nature qu'il n'y en peut avoir au-dessus.

Cette vérité capitale doit être rappelée à une époque comme la nôtre où, comme nous l'avons noté, il se produit un réveil des études mystiques. Le danger est grand de confondre les mystiques, en les mettant toutes sur le même plan. Le P. J. Daniélou a voulu signaler ce grave danger, dans les *Etudes* de juin, en un vigoureux article intitulé : **Transcendance du Christianisme.**

« Quand on étudie les grandes religions non-chrétiennes, écrit-il, hindouisme, islamisme, confucianisme, on rencontre en même temps un problème qui ne peut être esquivé : celui de la confrontation de ces religions et du christianisme. »

Le problème est important à l'heure présente. On ne trouve partout, dans les revues, dans les livres, que des études, des textes, des citations concernant les religions de l'Inde, de l'Islam ou de la Chine. On est amené à rencontrer des représentants de ces religions, à parler, à discuter avec eux. Parfois, on est frappé de la haute sagesse, de la haute qualité religieuse des doctrines et encore plus des personnes qui s'offrent à nous. Deux attitudes, ici, seraient fausses : l'une qui ne verrait dans ces religions que de grossières superstitions, l'autre, plus regrettable encore, qui consisterait à minimiser la distance qui sépare ces religions du christianisme. La vérité, en cette matière, a été exprimée par Pie XII, dans l'Encyclique *Divini præcones*, en cette phrase lapidaire :

« L'Eglise n'a jamais traité avec mépris les doctrines des païens, elle les a libérées de leurs erreurs »[8].

Comme le note le P. Daniélou, après Péguy, « il n'est pas nécessaire de rabaisser Sévère pour exalter Polyeucte ».

Quels sont donc les traits qui caractérisent le christianisme et le différencient à jamais de toute autre religion passée, présente et future ?

En premier lieu, la religion chrétienne n'est pas le fruit d'une spéculation ou d'une invention humaine. Elle est venue du ciel directement, elle est l'œuvre de Dieu, elle est le « mystère caché depuis tous les siècles », le mystère de la Sagesse et de l'Amour divins. Elle est liée à un fait historique, mais fait unique, hors série, constituant un « nouveau commencement », comme le disait saint Jean, aux premières lignes de sa première épître. Ce fait, c'est l'incarnation du Verbe, l'irruption de Dieu dans l'histoire, modifiant du tout au tout la condition humaine et constituant « une nouveauté absolue ».

En second lieu, le fait de l'incarnation du Verbe et de la rédemption des hommes par la croix du Christ n'est pas un fait transitoire, un fait accompli une fois pour toutes et situé désormais dans le passé.

« Le Nouveau Testament, dit excellemment le P. Daniélou, se continue au milieu de nous dans les sacrements de l'Eglise. Le chrétien est quelqu'un qui a conscience de vivre en pleine histoire sainte, dans un monde où Dieu ne cesse d'agir, d'intervenir, d'exercer ses actions admirables, celles qui s'accomplissent dans la conversion et la sanctification des cœurs. C'est là l'histoire véritable, plus réelle que celle des empires ou des inventions et dans laquelle s'élabore mystérieusement, par l'activité de la charité surnaturelle, le corps incorruptible du Christ. »

Nous ne saurions trop insister sur ce passage. Que de fois n'avons-nous pas protesté ici contre la prétention du communisme d'accaparer « le sens de l'histoire. » Pour nous, l'histoire n'a qu'un sens, *faire des saints*, ou comme disait Bergson, « faire des dieux » ! Le sens de l'histoire va vers la Jérusalem céleste et non vers la cité terrestre. L'histoire véritable, comme le dit le P. Daniélou, l'histoire « plus réelle que celle des empires ou des inventions », est l'histoire de la formation du Corps mystique du Christ et de son avènement au ciel.

« Cette histoire se présente comme ordonnée à une fin. Cette fin est la glorification de Dieu et la sanctification de l'homme. Elle est accomplie par Jésus-Christ. En lui la création a atteint son but, le monde est réussi. »

Après lui, il n'y a plus rien à attendre. Aucun événement, si sublime qu'on le suppose, ne dépassera jamais celui qui s'est produit lorsque se réalisa cette parole : *Et verbum caro factum est.* L'hypothèse d'une religion supérieure, d'une religion de l'avenir est totalement et rigoureusement exclue. Cela n'empêche pas, bien au contraire, une croissance intérieure du fait chrétien, un approfondissement de l'Evangile, une union de plus en plus étroite de chaque croyant avec le Christ, encore que les exemples donnés par nos saints, nos martyrs, nos docteurs, nos vierges, dans le passé, doivent nous maintenir dans une humilité salutaire et nous faire craindre sans cesse d'être bien inférieurs à nos « pères dans la foi ».

Cela nous conduit au troisième trait caractéristique du christianisme : c'est qu'il ne fait pas sortir la sainteté des efforts de l'homme seul, mais avant tout de la grâce divine, éveillant et aidant l'effort humain. Toutes les autres mystiques sont entachées, comme nous dirions, de pélagianisme. Elles sont des réalisations humaines, des *performances* sportives, pour ainsi dire, et, dans le cas des Hindous, très souvent des performances spectaculaires. Il est donc absolument faux que « toutes les mystiques se rejoignent jusqu'à l'identité », comme le dit Simone Weil, dans sa *Lettre à un religieux* (p. 49). On ne se sauve pas, on n'atteint pas réellement Dieu, par un effort ascétique de détachement et d'union à Dieu, mais par l'efficacité de la croix et par le don de la grâce, dont Jésus disait à la Samaritaine : « Si tu savais le Don de Dieu !... »

Nous sommes ici en présence d'une opposition radicale et d'une différence essentielle. Il ne s'agit aucunement de déprécier les exemples de sagesse et de vie intérieure, ou de détachement, que l'on peut trouver dans les religions non-chrétiennes. Mais tous ces exemples appartiennent au « règne humain », non au « règne chrétien ». Et il y a entre le règne chrétien et le règne humain, autant de discontinuité, d'avènement et de promotion, qu'entre le règne humain et le règne animal. « Cela est d'un autre ordre ».

De nos faiblesses, de nos insuffisances, de nos inaptitudes, il appartient donc à Dieu de tirer, chez nous, de la sainteté, et s'il lui plaît, de la sainteté future ou même présente, plus grande encore que celle du passé ! Les superbes réalisations humaines n'ont de valeur que dans la mesure où elles contiennent, aux yeux de Dieu, une « foi implicite » à Jésus-Christ, unique Sauveur et unique Sanctificateur. De même que les saints de l'Ancien Testament étaient sauvés par la foi en Jésus-Christ encore non révélé, il se peut et nous sommes portés à croire que les sages des religions non chrétiennes sont sauvés en vertu de la « bonne foi » incluant implicitement la « vraie foi » surnaturelle. Mais ils ne le sont pas par leurs efforts personnels seu-

8 *Documentation catholique*, 1er juillet 1951, p. 786.

lement, ils le sont en vertu d'une grâce secrète dont l'origine divine peut être ignorée par eux-mêmes, mais qui vient de la croix du Christ, unique source de salut. Et c'est ici qu'il convient de rappeler cette proposition janséniste condamnée par Alexandre VIII, le 7 décembre 1690 :

« Les païens, les juifs, les hérétiques et les autres personnes du même genre ne reçoivent absolument aucun influx — *influxum* — de Jésus-Christ, et l'on en peut conclure correctement qu'en eux il n'existe qu'une volonté nue et désarmée sans aucune grâce suffisante. »

De même, parmi les 101 propositions de Quesnel condamnées par la célèbre Bulle *Unigenitus* de Clément XI, en 1713, on lisait la suivante :

« Hors de l'Eglise, aucune grâce n'est accordée. »

Nous ne sommes pas des jansénistes, Dieu merci ! Nous pensons donc que la grâce du Christ a des cheminements inconnus de nous, et que nous ne connaîtrons qu'au ciel, au fond des cœurs droits, même en dehors de l'Eglise visible. Il s'agit de ces âmes sincères qui appartiennent à « l'âme de l'Eglise » sans faire partie de son corps visible. Il nous est donc permis d'annexer tout ce qu'il y a de surnaturelle sainteté, dans toutes les religions même non chrétiennes.

Le P. Daniélou, qui n'entre pas dans ces dernières considérations, insiste par contre sur la transcendance des dogmes chrétiens par rapport aux doctrines non chrétiennes. Et il conclut en reprenant la formule, citée plus haut, de Pie XII. La religion chrétienne contient éminemment tout ce qu'il y a de vrai, de bon, de pur, de sain, dans toutes les mystiques non chrétiennes, et elle purifie ces mystiques de leurs erreurs, elle les complète et les achève. *Non veni solvere sed adimplere*, dit aussi l'Eglise. Nous ne repoussons aucune lumière, aucun rayon, aucune bonne volonté, aucune bonne foi. Le christianisme a agi de la sorte envers la sagesse grecque, aux premiers siècles. Il fera de même envers la sagesse confucienne ou la sagesse hindoue.

« La mission chrétienne, quand elle est ce qu'elle doit être, dit fort bien le P. Daniélou, n'est pas destruction, mais libération et transfiguration des valeurs religieuses du paganisme. Le Christ n'est pas venu détruire, mais accomplir. »

VIII

Les observateurs les plus pénétrants du temps que nous vivons, sont unanimes à penser que l'un des ennemis les plus dangereux de la vie intérieure est l'*extériorisation* inévitable dont nous sommes menacés par la plupart des inventions modernes, qui toutes s'adressent aux sens et souvent au détriment de l'esprit. Quel est, par exemple l'influence de la télévision sur la vie d'un peuple, c'est ce que va nous dire B. G. Lachelier, dans son article **La Télévision**, de *La Revue des deux-mondes*, du 15 mai.

Il s'est produit, aux Etats-Unis, en un an, une véritable invasion de la télévision. Jusque-là, elle encombrait moins les heures que la T.S.F. Aujourd'hui elle supplante cette dernière. A partir de 10 heures, et même pour une station de New-York, dès 7 heures du matin, la journée est remplie d'elle. Les émissions se succèdent sans désemparer, arrivent à leur maximum entre 8 et 10 heures du soir et ne cessent qu'après 11 heures !

On appelle la Télévision, là-bas, tantôt la T. V., tantôt le *Video*. Il y a cinq ans seulement, l'amateur de T. V. passait pour un original. A la fin de 1946, il n'y avait aux Etats-Unis guère plus de 60.000 postes récepteurs, dont les 3/4 à New-York. En 1949, on en comptait 2 millions. Ils sont maintenant 14 millions, soit environ un appareil pour 10 habitants. C'est que les Américains ont constaté que l'*impact*, c'est-à-dire la puissance de choc de la T. V., est supérieur à tous les autres. Il s'ensuit que la publicité, reine de l'industrie et du commerce, voire de la politique, se fait désormais surtout par la T. V.

Les stations émettrices sont naturellement concentrées dans les grandes villes. Les émissions sont jusqu'ici à courte portée, ce qui fait que les campagnes éloignées sont moins touchées que les villes. Mais leur immunité, complète il y a quatre ans, est maintenant menacée de toutes parts. Grâce à des relais, à de nouvelles stations, le fermier du Nebraska, ou du Kansas, le mineur du Colorado, le cowboy du Texas peuvent avoir leurs séances de *Video* à domicile. Il existe actuellement 107 stations émettrices, réparties en 63 villes et atteignant 70 % de la population totale des Etats-Unis.

Toutes les firmes se servent de la T. V. pour leur « réclame ». Elles font appel aux artistes célèbres, aux acteurs et actrices, en leur offrant des « cachets » persuasifs. Et le public est heureux (?) d'apprendre que « le célèbre ténor fume la cigarette X..., douce à la gorge ». « Le grand fantaisiste, au visage hilare, dont on sait qu'il boit sec à longueur de journée, vante les vertus hygiéniques d'une eau minérale ». Toutes les marques de tabac, de savon, etc., servent ainsi à financer les émissions de T. V. Il faut reconnaître que la T. V. n'est pas absolument sans péril. C'est ainsi que l'*Osservatore romano* du 6 avril 1952, a pu écrire : « Une jeune fille de 16 ans, de Los Angelès, a étranglé une petite amie de six ans, et a déclaré à la police qu'elle a commis ce crime insensé, dans un état de semi-hypnotisme, après avoir assisté à la transmission télévisée d'un programme policier, qui contenait un fait analogue... »

Une femme-journaliste du Massachussetts, a interrogé 332 mères, pour connaître d'elles ce qu'elle appelait « l'impact de la télévision sur les enfants des écoles ». Elle avait pour cela dressé un questionnaire imposant, contenant des précisions nombreuses. Son article paru dans *Public Opinion*, revue très austère publiée par l'Université de Princeton, nous apprend que les enfants de cette région passent en moyenne 2 h. 3/4 devant l'écran de la T. V., en semaine, et 3 h. 1/2, le dimanche. Sur leur nombre, 58 % ne disent pas un mot durant les émissions. L'auteur s'est attachée à préciser l'effet du *Video* sur les activités de la maison : or, 62 % ne font que regarder, sans rien faire d'autre ; 5 % lisent ; 7 % mangent ; 10 % des mamans tricotent ; 5 % font du crochet ; et, les plus heureux, 1 % dorment !

Quand il y a conflit entre les heures de T. V. et celles des repas, 26 % des enfants obéissent à l'injonction de lâcher la T. V. pour se mettre à table, mais 20 % protestent et il faut ou les calmer ou les servir à côté de l'écran ; enfin, 23 %

laissés libres, n'en font qu'à leur tête. Mais il ne faut pas croire que les enfants soient les seuls fanatiques du *Video.*

« Si quelque obligation n'arrache pas le père à son fauteuil, il passera toute la soirée devant l'écran, sautant d'une émission à l'autre, chaque demi-heure, et plus souvent même : après les nouvelles, il prendra tour à tour un spectacle de marionnettes et de ventriloques, un drame affreux à donner le frisson, un débat contradictoire entre hommes politiques et journalistes, un vaudeville avec comique célèbre et danseuses court vêtues, les saintes exhortations d'un prélat en renom, un match de boxe, de lutte, de base-ball ou de hockey sur glace, un spectacle de petits jeux de société et de devinettes avec participation du public et distribution de prix en espèces, une course de patins à roulettes, des interviews de personnages célèbres ou de rescapés des grandes catastrophes. »

On voit quelle est la distribution ordinaire des programmes d'émission. Il y en a pour tous les goûts, et il arrive que tous ces goûts se rencontrent dans les mêmes personnes ! L'homme est si divers !

Dans une autre enquête, faite par le *New-York Times*, sous le titre : « *Ce que fait sur nous la télévision* », nous apprenons que, dans toutes les villes touchées par le *Video*, les cinémas et les théâtres sont en partie désertés, qu'Hollywood a perdu 100 millions de dollars en deux ans. Cependant, on a remarqué que les bons films pouvaient retenir les spectateurs et même pouvaient être vendus à la T. V. Au lieu d'une rivale, les fabricants de films pourraient trouver en elle une cliente. On expérimente actuellement un système d'émissions de T. V. payantes. On pourra voir chez soi un film à succès mais pour un prix de 25 à 50 cents, c'est-à-dire de 80 à 175 francs, en réclamant à la demoiselle du téléphone de passer la communication. C'est le téléphone qui fera la transmission et qui tiendra les comptes.

La question qu'on se pose en ce moment aux Etats-Unis est la suivante : « Est-ce la télévision qui élira le prochain président ? » Evidemment, elle y jouera un rôle important, car elle ajoutera au programme de chaque candidat, sa présence physique, son aspect familier, et on sait combien cela peut avoir d'influence pour le plus grand nombre des électeurs et surtout des électrices ! Tout le monde est d'accord, aux Etats-Unis, pour reconnaître les effets de la T. V. : T. S. F. affectée, cinéma délaissé, cabarets, dancings, bars moins fréquentés, etc. Un critique américain a été jusqu'à dire que l'importance de la télévision pour la civilisation est comparable à la découverte de l'imprimerie. Sans aller jusque-là, il faut admettre que c'est une nouveauté curieuse et de grande portée. Pourtant l'auteur de l'article que nous analysons estime que cet engouement pourrait bien n'être qu'un feu de paille. La curiosité commence déjà à s'émousser. On bâille devant l'écran. On a perdu la faculté de s'étonner. Pourtant, conclut B. G. Lachelier :

« Une soirée de télévision à New-York, dans la tranquillité d'un salon, est un divertissant voyage, pour qui sait observer, et l'on y apprend plus sur l'Amérique, sa mentalité, ses mœurs et ses aspects, qu'en parcourant ses routes et en visitant ses villes. »

IX

La T. V. est une distraction. Est-elle bonne ou mauvaise ? Probablement les deux, selon ses variétés et ses programmes. Mais les distractions ne changent rien aux grands problèmes de notre temps. Nous ne savons tous que trop bien que le problème des problèmes, pour notre temps, s'appelle : Est-Ouest, c'est-à-dire Guerre ou Paix ! C'est pourquoi il est impossible de faire une Causerie sur les Revues sans se heurter à cette question : où se trouverait le prochain théâtre de conflit, quel est le point névralgique où éclaterait la crise ? Un article signé de William Bullitt, ancien ambassadeur des U.S.A. en France, dans *Sélection* de juin, veut nous le dire sous le titre suivant : **Terreur et Corruption aux Philippines.**

Il y montre l'insécurité incroyable qui règne dans ces îles. Des partisans communistes, les Huks, infestent jusqu'aux rivages de la baie de Manille. Ils observent tous les mouvements des avions, ils traversent, à leur gré, les terrains militaires de la base aérienne américaine de Clark-Field. Les soldats, aviateurs et marins américains n'ont pas le droit d'emprunter, après la tombée de la nuit, les routes qui mènent de leur base à Manille ou la base navale de Sangley-Point. Le 2 décembre de l'année dernière, 150 Huks attaquèrent la ville de Hermosa, à Bataan, y tuèrent 8 personnes, en blessèrent 8 autres et emportèrent 10.000 dollars philippins, des vivres, des vêtements. Ils firent, le même jour, des razzias semblables, dans quatre autres villes situées au nord de Manille. Les Huks imposent leurs tributs en espèces, en riz surtout, aux populations rurales, aux propriétaires de mines.

Qui sont donc ces Huks ? A peu près les équivalents des membres du Viet-Minh, en Indo-Chine. Ce sont des maquisards communistes, qui ne reconnaissent d'autre dieu que Staline, et qui, sans savoir exactement ce que c'est que le communisme, font le jeu de la Russie rouge, dans cette partie de l'Asie. Sans la mer, il est probable que les Philippines connaîtraient déjà le sort de notre Indo-Chine ou de la Corée. Mais tout comme la marine américaine protège les nationalistes chinois dans l'île de Formose, relativement proche des Philippines, et empêche une invasion du Japon, de même les îles Philippines ne sont préservées du communisme que par les navires de guerre et par l'aviation américaine. Les Huks forment une cinquième colonne, sur le pied de guerre, toute prête à recevoir les armées communistes venant de Chine.

Mais là aussi, il serait erroné de tout mettre sur le dos du communisme. Nous avons dit que la plupart des Huks, paysans miséreux et rudes, ignorent ce qu'est le communisme comme doctrine, mais ils sont révoltés contre la corruption qui ronge la soi-disant démocratie philippine. L'armée régulière est démoralisée par la malhonnêteté et l'incapacité de ses chefs. Les politiciens sont pour la plupart des intrigants enrichis par la fraude et portés au pouvoir par la ruse et la contrainte. Beaucoup de braves gens, parmi les pauvres, sont convaincus que le communisme serait un moindre mal, ou en tout cas une revanche sur les extorsions subies et l'oppression vécue !

Le président actuel de la République philippine, Quirino, essaie de lutter contre le mal. Il a confié

à Ramon Magsaysay, ministre de la Défense nationale, le soin de réorganiser l'armée. Le ministre, un homme grand et fort, issu du peuple, d'une énergie implacable, a partiellement réussi dans sa tâche. L'armée régulière compte actuellement 50.000 hommes et son moral est en hausse sérieuse. Les Huks ne sont peut-être pas plus de 10.000 hommes armés, mais ils sont répandus dans les montagnes et difficiles à atteindre. La population des Philippines atteint 20 millions d'habitants, dont les 3/4 vivent de l'agriculture. Le revenu total du pays s'élève à environ 2 milliards 1/2 de dollars, ce qui représente théoriquement une moyenne de 125 dollars par an et par tête. Ce chiffre serait élevé pour des Asiatiques ; mais la fortune est très mal répartie. Les propriétaires sont très riches, mais les fermiers ne font que s'endetter. L'intérêt des sommes qu'ils sont obligés d'emprunter varie entre 30 et 200 % par an ! Il n'est pas étonnant qu'ils soient une proie toute trouvée pour le communisme. La misère et le désespoir les poussent à se ranger parmi les Huks. La population est trop nombreuse, surtout dans l'île de Luçon, la principale. Il y aurait des remèdes à cette situation : partager les grandes propriétés, enrichir le sol par les méthodes modernes. Le gouvernement a offert aux habitants de Luçon d'aller s'installer dans l'île de Mindanao, où de vastes terrains sont incultes, quoique fertiles. Mais il y a des traditions d'aversion, d'origine religieuse, qui s'opposent au transfert des habitants de Luçon vers Mindanao.

Si le gouvernement philippin, qui contient de bons éléments, était plus honnête et plus vigoureux, tout pourrait cependant s'arranger. La corruption est grande dans les hautes sphères. La masse du peuple philippin, de religion catholique dans l'ensemble, est composée de braves gens. Il n'y a pas plus de 50 % d'illettrés, ce qui, pour l'Asie, est peu. Le niveau moral, chez les catholiques pratiquants, est assez élevé. Ils ont tous un émouvant désir de s'instruire. Les missionnaires, hommes et femmes, n'y trouvent que sympathie et affection. Les Philippins sont un exemple frappant de ce qui arrive quand un peuple colonisé devient trop vite indépendant : on part en flèche, en chantant les bienfaits de l'indépendance et de la démocratie ; les Philippins croyaient à la démocratie aussi fermement qu'en leur Dieu. Mais les classes dirigeantes ont abusé de la situation, et les élections ont été largement truquées. Aux élections sénatoriales de novembre 1951, le président Quirino ordonna au ministre de la Défense nationale, de faire intervenir la force armée pour garantir la liberté des votes. Mais Quirino eut le déplaisir de voir battus la plupart de ses amis, les soi-disant libéraux. Du coup, Magsaysay devint populaire et fut célébré, quoique libéral lui-même, comme un héros national. On compte sur lui pour déloger les Huks des collines et des montagnes et établir la paix intérieure, dans le pays. S'il réussit, sa gloire sera à son comble et il deviendra, dans deux ans, le président de la République. Le sort de la démocratie et des Philippines va donc se jouer dans les deux années qui vont suivre.

Les remèdes sont connus : répartition des terres, — migrations dirigées dans les îles moins peuplées, — opérations de police contre les Huks. Si cela ne se fait pas, c'est encore un point stratégique d'importance qui risque de passer au communisme et d'être perdu pour la liberté ! Que deviendrait alors le catholicisme aux Philippines ?

X

Le catholicisme est en péril, aux Philippines, en raison principalement, nous dit-on, de la corruption des classes dirigeantes. Ne serait-ce pas quelque chose d'analogue, que nous trouverions dans l'Amérique latine, qu'on appelle aussi Amérique espagnole ou Hispano-Amérique ? C'est ce qu'on peut se demander quand on lit, dans *Ecclesia* (espagnole) du 3 mai, l'article de Félix Ojer Aristizabal, intitulé : **Lumières et Ombres au sein du catholicisme de l'Hispano-Amérique.**

Il y a là vingt-et-un pays différents, dans lesquels la franc-maçonnerie a travaillé au cours du XIX^e siècle, contre la foi catholique, sans pouvoir la détruire. La hiérarchie catholique a lutté courageusement, durant les cent dernières années. Elle a maintenu les positions catholiques, mais elle est encore aux prises avec de graves difficultés. Alors que la bataille se livre sur le front social, intellectuel et moral, pour ou contre la religion catholique, l'Eglise manque de soldats. Elle manque de prêtres. On ne compte, en effet, dans l'Amérique centrale et l'Amérique du sud, que 25.000 prêtres. Or, le nombre des catholiques nominaux est de 154 millions ! Cela veut dire que l'Amérique du sud possède 35 % des catholiques du monde entier, avec 7 % seulement des prêtres de toute l'Eglise. Elle a donc 5 fois moins de prêtres qu'il ne lui en faudrait ! Un prêtre pour 6 ou 7 mille fidèles, alors que la bonne moyenne serait de 1 pour mille. Précisons, au surplus, que ces calculs ne sont pas exacts ,car sur le total des prêtres en Amérique du sud, beaucoup ne peuvent s'adonner au ministère paroissial, parce qu'ils travaillent à des œuvres indispensables par ailleurs : collèges, écoles, hôpitaux, etc. Prenons un exemple : à Costa-Rica, pour 800.000 habitants, il y a 200 prêtres, mais sur ces 200, la moitié se consacre à d'autres œuvres que le ministère paroissial.

Autre difficulté : les distances. En Amérique du sud, les territoires sont immenses. Examinons l'un des pays les moins vastes : l'Uruguay. On y trouve de bonnes voies de communications et pourtant certaines populations de l'intérieur ne voient pas le prêtre durant cinq ans entiers ! Et l'Uruguay ne compte pas parmi les régions les plus dépourvues de prêtres.

On pourrait dire : au moins peut-on laisser des textes religieux, des livres pieux, des Evangiles, des livres de prières, aux mains des catholiques éloignés, pour qu'ils puissent entretenir par la lecture la foi qu'ils professent. Pas du tout : on compte, en Amérique du sud 70 millions d'analphabètes, sur lesquels 19 millions d'enfants et jeunes gens d'âge scolaire. D'autre part, l'école est, partout où elle existe, purement laïque, même dans les pays où 90 % de la population sont catholiques. Partout où on a offert aux populations le choix de la nature de l'enseignement, par exemple en Argentine, au Brésil, en Bolivie, à Costa-Rica, l'opinion publique s'est prononcée pour l'enseignement religieux. Il est vrai que là même où l'enseignement religieux est facultatif, il ne peut souvent

pas être pratiqué faute d'éducateurs connaissant bien leur religion et capables de l'enseigner ! Tout prêtre adonné uniquement à l'enseignement serait un prêtre de moins adonné au ministère paroissial ou aux œuvres sociales !

L'une des préoccupations les plus graves de l'Eglise, en ces pays, c'est la dissolution de la famille. Le divorce, sanctionné par la loi civile, a provoqué, en maintes régions, la ruine de la famille catholique. Dans les pays où le divorce n'est pas reconnu il se fait une propagande intense en sa faveur. Dans beaucoup de régions où l'on manque de prêtres, c'est le concubinage qui domine, et la loi en général le favorise, en donnant valeur de mariage légal à une durée fixe de vie commune. Enfin, la débauche, favorisée par le relâchement religieux, par la propagande orale ou écrite, par le cinéma, la radio et la télévision, est un autre facteur qui ruine la famille chrétienne. Conséquences : criminalité infantile, alcoolisme, maladies honteuses, etc.

En ce qui concerne les rapports entre l'Eglise et l'Etat, la situation s'est grandement améliorée. Sans doute, la séparation de l'Eglise et de l'Etat est maintenue partout où elle a été prononcée, mais la plupart des pays ont établi de bonnes relations diplomatiques avec le Saint-Siège et les Constitutions récentes témoignent d'une bienveillance marquée pour l'Eglise. Il reste, toutefois, dans les lois, des résidus visibles de ce laïcisme qui fit, au cours du XIX^{e} siècle, tant de ravages en Hispano-Amérique. Mais l'union des catholiques, si elle sait se maintenir et agir, peut espérer aboutir à de bons résultats.

Il ne faut pas, cependant, fermer les yeux sur les puissances adverses. L'Eglise est combattue, là-bas, en premier lieu, par le communisme, qui a une certaine puissance dans tous les pays où la question sociale est aiguë, comme en Bolivie, Colombie, Porto-Rico, Guatemala, etc. L'Amérique centrale, en tant que position stratégique mondiale, semble être particulièrement visée par le communisme international. Toute l'Amérique latine subit l'influence plus ou moins efficace de la C.T.A.L, ou Confédération des Travailleurs d'Amérique latine. Dans les pays où le communisme a été déclaré hors la loi, ou n'a pas de prise sur les ouvriers, en raison de leurs avantages sociaux, le marxisme se répand en partie chez les intellectuels, ce qui est une menace pour l'avenir.

Autre ennemi de l'Eglise catholique : le protestantisme. Il a fait, depuis quelques décades, un immense effort de pénétration, en fondant des universités, des écoles théologiques, des collèges, des hôpitaux, et en propageant des avalanches de tracts, revues, journaux. Si le nombre de ses adhérents a peu augmenté, on ne saurait assurer que toute cette semence ne lèvera pas un jour.

En face de ses adversaires, le catholicisme ne reste pas inerte, tant s'en faut. Malgré les effectifs insuffisants de ses prêtres, il lutte de toutes ses forces. Pour parer à la pénurie de prêtres, il fait appel aux missionnaires européens, groupe les prêtres en équipes pour les envoyer sur les terres à évangéliser. Sur le terrain scolaire, il existe 10 universités catholiques, avec plus de 10.000 étudiants, et 7.800 collèges ou écoles instruisant 1.600.000 élèves des deux sexes. C'est là surtout que se trouve l'espoir d'un avenir meilleur. Les écoles ne sont pas un luxe, mais une nécessité. Enfin, dans le camp social, l'Eglise est mêlée à tous les mouvements contemporains, en faveur des classes ouvrières et pauvres. Une chose qui devrait encore être développée, c'est la presse catholique. Par exemple, tout dernièrement, le discours du pape Pie XII aux sages-femmes fut mutilé par les agences américaines protestantes de telle façon que la presse non-catholique put imprimer des absurdités telles que la suivante :

« Ou le pape ne croit pas à la vie éternelle ou il n'a pas compris Jésus-Christ. »

Une telle calomnie eut été impossible si les catholiques avaient été dotés d'une agence capable de donner le discours du pape, dans son texte intégral, et l'on n'aurait pas eu ce scandale de lire dans certains journaux de gauche : « Hommes et femmes, âmes de l'autre monde, priez Dieu pour le pape afin qu'il lui pardonne son langage ! »

XI

Nous consacrerons la fin de cette Causerie au **Panorama du catholicisme grec**. Tel est le titre que nous lisons dans *Ecclesia* (espagnole) du 10 mai, sous la signature d'Aurelio De Santos Otero, prêtre. « Le peuple grec, nous dit-il, est une nation profondément chrétienne ». La vie religieuse grecque est imprégnée de liturgie byzantine, dominée par le culte de la T. S. Trinité et de l'Incarnation, avec une très profonde dévotion à la *Panagia* — la Toute-Sainte — Marie, Mère de Dieu. On ne trouve pas en Grèce d'idéologie étrangère au christianisme et encore moins athée. Mais la Grèce est profondément attachée à la forme chrétienne dite *orthodoxe*, et pour cela éloignée de toutes les autres formes chrétiennes, soit catholique d'une part, soit protestante d'autre part. La religion « orthodoxe » fait partie du sentiment national, et semble inséparable du patriotisme grec.

Il n'existe en Grèce que 40.000 catholiques, appartenant à trois rites : latin, byzantin et arménien. La vie du catholicisme en ce pays est incompréhensible, sans recours à l'histoire. Il faut remonter jusqu'à la IV^{e} Croisade, au début du XIII^{e} siècle, sous Innocent III, pour se rendre compte des souvenirs déplorables laissés par les Latins. On sait que, sous l'influence de Venise, cette Croisade, désobéissant au pape, s'empara d'abord de Zara, pour le compte de Venise, puis, au lieu de délivrer le Saint-Sépulcre, se porta sur Constantinople et y fonda un Empire latin, qui dura jusqu'en 1261, en s'étendant à toute la péninsule balkanique, notamment à la Grèce. Francs, Lombards, Bourguignons, Vénitiens, Catalans, Aragonais, se partagèrent cet Empire en y créant des seigneuries féodales. Ce fut de la part des Occidentaux, une erreur qui n'a jamais été pardonnée, d'autant plus que, en maintes occasions, on obligea, par la violence, les chrétiens grecs à abandonner leur rite pour passer au rite latin. Il en est resté une sorte d'horreur pour ce rite ! Depuis ce temps, les Grecs ont confondu ces deux mots : catholicisme et rite latin. Ils ne veulent pas savoir qu'il existe et qu'il doit exister un catholicisme de rite byzantin, c'est-à-dire de leur rite à eux, ou de rite arménien. Cette mentalité garde sur les Grecs une telle emprise

que pour eux, se convertir au catholicisme paraît une trahison de leur foi native et de leur patrie elle-même ! Ce préjugé est le principal obstacle qui s'oppose à une réunion des Eglises. Nous disons bien : réunion des Eglises, car c'est là, et là seulement, qu'est l'avenir du catholicisme en Grèce. La Grèce n'est pas un pays d'infidèles ; elle n'est pas un pays d'hérétiques. Les chrétiens de ce pays n'ont pas besoin de se convertir, mais seulement de *s'unir* à l'Eglise en son centre divin : Rome. Il faut pour cela dire et répéter sans cesse aux Grecs que l'Eglise catholique, selon le mot de Benoît XV, « n'est ni latine, ni russe, ni grecque, mais catholique » tout court, et que, devant elle, il n'y a pas de différences de rites. C'est ce que prouvent excellemment les catholiques byzantins. Ils suivent fidèlement leur rite, qui est celui des Grecs orthodoxes, et le précieux héritage de leurs pères.

Ce qu'il faut, c'est faire connaître la vie religieuse intense de l'Eglise catholique, ses œuvres sociales, ses manifestations intellectuelles, se profonde théologie, sa vie mystique, les saints qui sont issus d'elle. Et c'est à cela que travaillent, de leur mieux, les catholiques grecs, à quelque rite qu'ils appartiennent. Notons que sur 40.000 en tout ce sont les Latins qui l'emportent par le nombre. Ils sont en effet 38.000 environ, et il n'y a que 2000 fidèles de rite byzantin, et moins encore de fidèles de rite arménien.

Les catholiques de rite latin ont trois archidiocèses : Athènes, Corfou et Naxos ; quatre diocèses : Crète, Chio, Syra, Santorin ; et un vicariat apostolique à Salonique. En tout, une centaine de prêtres, dont la moitié de religieux : franciscains, capucins, jésuites, lazaristes, assomptionnistes, Missions africaines de Lyon. Parmi les communautés enseignantes de femmes, il faut signaler les Ursulines et les Sœurs de St-Joseph, de sainte Emilie Vialar. C'est l'île de Syra qui fournit le plus de vocations sacerdotales séculières ; c'est « l'île du pape et de la Vierge », disent les indigènes. Elle fournit, dit-on, au moins un prêtre par an.

Les Arméniens catholiques ont deux paroisses à Athènes et les catholiques de rite byzantin, un Exarchat avec trois paroisses. Prions donc pour *l'union de l'Eglise grecque en corps !*

L. CRISTIANI.

QUESTIONS
de science ecclésiastique
CONSULTATIONS DIVERSES

Q. — Un catholique prévoit qu'il va être sollicité pour remplir les fonctions de parrain à un baptême protestant. Très embarrassé, il se demande si, pour éviter les censures, il ne pourrait pas accepter l'invitation, sans se présenter lui-même au baptême, mais en demandant à quelqu'un de l'y représenter.

R. — 1° Précisons d'abord ce que notre correspondant entend par « censures » qui frapperaient éventuellement ce délit.

Le « délit », en l'occurrence est la *communicatio activa in divinis* que comporte la fonction de parrain (can. 1258). C'est pourquoi le Saint-Office a expressément interdit et condamné le parrainage d'un catholique dans un baptême conféré par un ministre hérétique (10 mai 1770, cfr. *Fontes Codicis*, IV, n. 1713).

La violation du canon 1258, qui interdit toute participation ou assistance « active » aux rites sacrés des acatholiques, fait encourir la « suspicion d'hérésie » (can. 2316). Mais on notera que cette *suspicion d'hérésie* n'est frappée (par le droit *général*) d'aucune peine *latæ sententiæ*. Ce n'est qu'après monition (et *double* monition s'il s'agit de clercs) que le coupable obstiné pourra se voir « interdire les actes légitimes » (cfr. can. 2256, 2°) s'il est laïc, ou frappé de suspense *a divinis* s'il est clerc (can. 2315). Mais ces pénalités ne sont que *ferendæ sententiæ :* ce qui suppose, outre la monition, la possibilité, pour le délinquant, de se défendre ou de faire valoir des excuses et même sa bonne foi.

2° La *prohibition* portée par le Code (et par le Saint-Office) est grave. Elle vaut aussi pour le mandataire ou représentant, qui n'a, pas plus que le mandant, le droit de participer aux rites sacrés des protestants, si lui-même est catholique. De l'adage : *Quod quis facere potest per seipsum, potest facere per alium,* on pourrait déduire *a contrario* dans le cas présent : « On ne saurait légitimement faire faire par un autre ce qu'on n'a pas le droit de faire soi-même ».

On pourrait être tenté d'alléguer *à l'encontre* le « procédé » considéré par certains auteurs comme efficace pour éviter la peine portée par le canon 2318 contre les *lecteurs* (« legentes ») de *certains* livres prohibés. Selon ces auteurs, échapperaient à la peine ceux qui « *feraient faire* la lecture » par quelqu'un qui ignorerait la langue dans laquelle le livre est écrit : il n'apporterait qu'une coopération *matérielle*, tandis que l'auditeur ne serait pas lui-même atteint par la censure qui frappe seulement les *lecteurs* (c'est-à-dire ceux qui parcourent le texte des yeux en ayant l'*intelligence* de ce qu'ils lisent).

Tout cela pouvait se soutenir *avant le Code* (cfr. Vermeersch, *De censura et prohibitione librorum*, Rome, 1904, n. 39 ; et avant lui Schmalzgrüber, l. V, tit. VII, n. 49 ; *De Lugo, De virtute fidei*, disp. XXI, sect. 2, n. 74 ; Leurenius, in lib. V, tit. VII, qu. 10, n. 5). Mais *aujourd'hui*, les canons 2231 et 2209 ont considérablement restreint l'impunité de ce stratagème. Il faudrait supposer que l'exécutant (lecteur) non seulement ne comprend pas ce qu'il lit, mais encore qu'il ignore l'*intention perverse* de celui qui le fait lire. Car s'il est *complice formel* (conscient) il n'échappera pas à la peine qui frappe à la fois (etsi *unus* tantum nominatur in lege) le mandant, l'exécutant (conscient) et en général tous ceux *sine quorum opera delictum non fuisset patratum*, can. 2231.

Dans le cas présentement étudié, si le mandataire est conscient d'accomplir un acte délictueux — même pour le compte d'autrui, — il n'échappera pas aux sanctions (qui, nous l'avons dit, ne sont que *ferendæ sententiæ*). Le *mandant* (can. 2209) lui-même ne sera pas indemne, attendu que tous les deux seront les coopérateurs *nécessaires*, sans

l'action desquels le délit de « *communicatio in sacris* » n'aurait pas été commis.

3° Il y aurait un moyen cependant pour le catholique, pressenti comme parrain, d'échapper aux pénalités (à encourir) et même, nous semble-t-il, à la prohibition, mais sous certaines *conditions :* ce serait de désigner comme mandataire, pour le « représenter » au baptême en question, un *protestant.* D'une part, il ne serait pas question pour lui ni de prohibition concernant la « communicatio in sacris », ni de pénalités à encourir (ce n'est pas le sens de la loi du Code, can. 2316). D'autre part, le délit étant *inexistant* chez l'exécutant, il ne saurait être question de « coopération » chez le mandant (au sens du can. 2203, § 1).

Mais à l'usage de ce procédé nous mettrions une *triple condition :*

a) que le catholique n'ait l'intention de remplir la fonction de parrain que comme un rôle honorifique, *auquel il ne peut pas se dérober*, soit pour raison de parenté ou de gratitude, soit même par simple civilité ;

b) que ce rôle n'implique pour lui que des obligations « mondaines » à l'égard de son protégé (signes d'attachement, menus cadeaux, etc.), mais *nullement* celle de le confirmer et de le maintenir dans l'erreur. Au contraire, il pourra et devra user de son influence sur son filleul et des relations que lui offriront sa qualité de parrain, pour l'éclairer discrètement et l'aider à s'approcher de la vérité ;

c) enfin son acceptation (nous écartons l'hypothèse d'un péril personnel de perversion) ne devra pas causer de *scandale* ni dans son milieu catholique (où son geste pourrait être considéré comme un reniement), ni dans le milieu protestant (où il pourrait passer pour de l'indifférentisme religieux),

C'est dire qu'un catholique ne se prêtera à cette manœuvre que très *exceptionnellement* et pour des raisons *graves*, que prudemment il soumettra à l'Ordinaire.

A. B.

Q. — Une mère de famille, sous prétexte que le plus jeune de ses enfants a un peu moins de sept ans, déclare que celui-ci n'est pas tenu d'assister à la messe le dimanche, et qu'elle-même n'étant pas tenue de le conduire à l'église et désirant ne pas le laisser seul à la maison, se trouve, par le fait même et par ce fait seul, dispensée personnellement de l'assistance à la messe. *Quid ?*

R. — L'obligation d'assister à la messe le dimanche tombe sur la mère et non pas sur les enfants de moins de sept ans. La mère n'en est dispensée par le fait de ses petits enfants que lorsque la garde de ceux-ci lui rend moralement impossible l'assistance à la messe. Mais lorsqu'elle peut concilier la garde et surveillance de ses petits enfants avec l'assistance à la messe dominicale, elle et tenue d'y aller. Si donc l'enfant est assez grand pour qu'elle puisse, sans danger pour lui et sans inconvénient grave, l'amener avec elle à l'église, non seulement elle peut, mais *elle doit* assister à la messe en s'y faisant accompagner du petit, qui prendra ainsi l'excellente habitude de venir fidèlement à l'église tous les dimanches. Ce sera tout bénéfice pour lui, surtout si la maman s'occupe un peu de lui pour lui donner quelques explications à sa portée sur les moments essentiels de la messe : offertoire, consécration, Pater, communion.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus Bibliographiques

J'ai rencontré le Dieu vivant. Témoignages, avec deux études sur la conversion, par M. NEDONCELLE et R. GIRAULT. — In-12 de 372 p., 645 fr. — Paris, Edit. de la Revue des Jeunes, 1952.

Les « témoignages » ainsi recueillis émanent presque tous des convertis eux-mêmes. Huit d'entre eux sont signés (p. 41-196) ; on y trouve des noms célèbres : J.-J. Bernard, Max Jacob, Sigrid Undset, etc. Une vingtaine sont anonymes (p. 196-336). La majeure partie viennent d'intellectuels ou d'artistes, sans que les motifs de conversion aient toujours été dans le prolongement de leur spécialité. Le nombre des témoignages féminins est presque égal aux autres. La sincérité de tous semble évidente. Tous enfin émanent de contemporains, ce qui explique l'anonymat de beaucoup.

M. l'abbé Nédoncelle, professeur à l'Université de Strasbourg, a écrit une introduction (p. 9-40) où il nous fait part, dans des analyses un peu lentes, mais très fines, des réflexions provoquées en lui par ces « témoignages ». Retenons-en là une idée saisissante et juste : Les conversions ont une importance sociale et non seulement personnelle, celle de « rajeunir la communauté catholique. Quand [ces nouveaux-venus] s'insèrent en elle, des valeurs qu'elle ne connaissait pas ou qu'elle ne connaissait plus lui deviennent assimilables. Ils baptisent ou transmuent tout cet ordre profane qui, si souvent, ne touche plus à l'Eglise et devient athée. »

M. l'abbé Girault, professeur au Grand Séminaire de Poitiers, conclut l'ouvrage (p. 337-372) en nous faisant part de suggestions précises et fermes que les mêmes faits de conversion lui semblent, à bon droit, comporter pour une meilleure compréhension de cette science nouvelle qu'on appelle « la théologie missionnaire ». Il y a là des vues fort justes, qu'on utilisera aisément en se servant des indications bibliographiques qui les accompagnent.

G. ROSSI. — **Traqués par Dieu.** — In-8 de 260 p., 525 fr. — Paris, Bonne Presse, 1952.

Sous un titre qui qualifie bien maladroitement les démarches si suavement variées de la grâce divine dans le cœur des hommes, cet ouvrage nous offre le récit de la conversion au catholicisme de 33 de nos contemporains. Ils viennent de l'incrédulité, de l'indifférence religieuse, du judaïsme, du protestantisme. Ils sont, pour une part notable, des Italiens, car l'ouvrage a été écrit dans la langue italienne et nous en avons ici une traduction ; mais on y trouve aussi des Anglais, des Allemands, et même un Chinois, don Lou. Les Français y ont aussi une belle part : A. Béguin, le directeur d'*Esprit ;* G. Cohen, qui a ressuscité la célébration en plein air des Mystères du Moyen Age ; le poète artiste Max Jacob ; Alexis Carrel, Leconte du Noüy, Abraham Bloch, grand rabbin de Lyon, etc.

L'intérêt principal de l'ouvrage consiste en ce que, sauf quelques exceptions, ce sont les convertis eux-mêmes qui ont donné, spécialement écrit pour cet ouvrage,